

Il n'y a pas si longtemps de cela, à l'apogée du règne du "Texte" et de sa "clôture", plusieurs théories littéraires inspirées de modèles sociologiques - la sociocritique de Claude Duchet (1979) ou Pierre V. Zima (1978), l'analyse institutionnelle de Jacques Dubois (1978) - n'ont cessé de rappeler l'historicité et la socialité non seulement des pratiques littéraires et des formes, mais aussi celles de leurs producteurs et de leurs consommateurs¹. Dans la lignée de ces études fondatrices, ce recueil de quatorze articles (inédits ou parus en revues) a pour but d'illustrer les apports théoriques et empiriques de "l'oeil sociologue" appliqué à la chose littéraire.

Pourquoi proposer un regard sociologique sur la littérature ? Qu'apporte une science supposée du collectif à propos d'un objet où domine, depuis le Romantisme au moins, un "régime de singularité" (Heinrich 2000) ? Si chacun perçoit qu'il y a un lien entre un texte et son contexte - par exemple, à l'extrême, on comprend que Zola n'est pas possible en 1634 -, la complexité d'une telle relation qui échappe à la simple causalité n'est pas encore résolue. Et il incombe à la sociologie littéraire de l'approfondir².

En refusant de naturaliser et déshistoriciser la notion de littérature, la sociologie interroge son domaine d'extension et les méthodes qu'elle convoque. Il n'y a pas, pour elle, une seule définition, ni une seule science de la littérature. Celle-ci se révèle un objet social mouvant et variable, qui - comme la physiologie, l'anatomie ou la pharmacologie quant à la "santé" - implique la collaboration de disciplines diverses. Parmi les lectures plurielles qu'appelle la complexité du littéraire, la sociologie propose un angle de vue particulier et complémentaire à ses voisines : elle cherche à articuler les rapports entre auteur, texte et société pour mieux comprendre pourquoi le texte a pris telle forme (générique, stylistique, typographique) parmi une infinité d'autres formes coexistantes possibles³.

Trois propositions de base, sous forme de trois *refus*, sont ainsi communes, bon gré mal gré, à l'ensemble des travaux actuels de sociologie littéraire, et les distinguent des approches formalistes :

- Refus de la dichotomie traditionnelle entre *texte* (singularité, immanence, autonomie) et *contexte* (collectif, externe), entretenue par la division disciplinaire dans l'enseignement (David 2001).
- Refus de donner un primat indiscuté au seul *texte* dans le dispositif d'analyse. La fameuse "clôture du texte" n'est à considérer que comme un parti pris méthodologique temporaire.
- Tout texte est tissé de *socialité*, ce qui exige de le traiter comme un *discours* situé, en relation dialogique avec d'autres discours au coeur de la rumeur du monde⁴. Restituer une telle socialité, c'est réinsérer ce discours dans une chaîne d'interactions, un dispositif de la communication dont il est le produit (auteur, texte, support, lecteurs).

Avec le recul des modèles structuralistes depuis les années 1980, le retour du sujet et de

l'histoire, la réhabilitation de l'individualité en sciences humaines, les théories de la littérature ont pris un tournant. Une partie des questions les plus fécondes qu'elles se posent aujourd'hui ont été suscitées par le regard extérieur de disciplines diverses, prétendant toutes dire quelque chose de l'Arlésienne : la chose littéraire. Ainsi les avancées de la linguistique, celles de l'histoire culturelle et de la sociologie ont-elles renouvelé le regard sur les phénomènes littéraires.

L'enjeu aujourd'hui me semble de formuler des propositions de méthode qui tiennent ensemble les acquis de la poétique et ceux de la sociologie historique - le texte et son contexte, la logique des formes et celle de leurs créateurs - sans retomber dans le déterminisme des théories du reflet, d'une part, ni, de l'autre, se satisfaire du schisme théorique prononcé par Barthes dans "Histoire ou littérature ?" (1960).

Tel se veut le fil conducteur de cet ouvrage et son horizon, à travers divers chapitres méthodologiques ainsi que des études de cas (Eluard, Péret et les surréalistes, Ramuz, Cendrars, Houellebecq, etc.)

Jérôme Meizoz, avril 2003 - janvier 2004

1. Ceci en réaction aux théories littéraires directement inspirées de poétiques considérant l'"autonomie" de la littérature comme une donnée intemporelle (Mallarmé, Proust, Péguy, Valéry). Théories auxquelles Valéry donnera une forme des plus systématisées. Péguy, contre Lanson : "Celui qui comprend le mieux *Le Cid*, c'est celui qui prend *Le Cid* au ras du texte [...] ; et surtout celui qui ne sait pas l'histoire du théâtre français." (*Zangwill*, 1904) ; Valéry : "Ce qu'il y a de plus important - l'acte même des Muses - est indépendant de tout ce qui peut figurer dans une biographie. Tout ce que l'histoire peut observer est insignifiant." (*Au sujet d'Adonis*, 1921). Mais surtout Proust, dans *Contre Sainte-Beuve* (rédigé en 1908), reconduisant l'argument de Flaubert contre le père de la critique biographique : "Connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'oeuvre en soi ? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite, et les causes qui l'ont amenée, mais la poétique d'où elle s'est produite, et les causes qui l'ont amenée, mais la poétique d'où elle résulte ? sa composition ? son style ?" (Flaubert, lettre du 2 février 1869). Toutes citations tirées de Jean Rohou, *L'Histoire littéraire. Objets et méthodes*, Nathan, 1996, pp. 14-15.

2. La tradition allemande est plus ancrée et institutionnellement développée. E. Köhler distingue la "Soziologie der Literatur" (sociologie de la littérature quantitative d'Escarpit 1958 et 1970) branche de la sociologie, qui étudie la diffusion, la production, les publics et la "Literatursoziologie" (sociologie littéraire), branche de la "Literaturwissenschaft", qui s'oriente vers le texte et sa compréhension compte tenu des facteurs sociaux.

3. Cf. Paul Dirks, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2000.

4. A savoir ce que Marc Angenot nomme le "discours social" (1989).